

G. Chaliand : L'ALGERIE EST-ELLE SOCIALISTE ? ⁽¹⁾

L'Algérie n'est pas socialiste, tend à montrer Gérard Chaliand, car elle manque d'un parti marxiste-léniniste capable d'entraîner les masses et qui, en même temps, domine l'Appareil d'Etat. Sur la question de savoir ce qu'est l'Algérie l'auteur hésite. L'administration, montre-t-il, est en grande partie tenue par une petite bourgeoisie cupide, enrichie au moment du départ des Français — et c'est à cette catégorie qu'il donne le titre de classe dirigeante. Mais en même temps il prévoit que bientôt l'économie algérienne sera étatisée, et, dès maintenant, montre-t-il, le courant dominant du F.L.N. et de l'Administration porte vers le capitalisme d'Etat. D'autre part, pour qualifier la révolution algérienne, Chaliand utilise le terme de Révolution démocratique nationale, équivalent sans doute, dans son esprit, au concept marxiste de Révolution démocratique bourgeoise.

Mais ce schéma explicatif, assez vague en lui-même, est, de plus, peu convaincant car, enfoui dans l'analyse politique que l'auteur nous livre, il apparaît souvent comme ajouté à cette analyse et non résultant d'elle.

Dans le système de Chaliand l'existence d'un Parti de type léniniste prend une place essentielle : un Parti basé sur des militants aguerris, dévoués, formés politiquement. Le manque d'un tel Parti, montre-t-il, a mené en 1962, au moment du cessez-le-feu, à la formation de clans dont le but était de détenir le pouvoir, à la lutte armée des clans, à la démoralisation des masses. Précédemment le manque de formation politique, le désintérêt pour la théorie avaient facilité, dès 1956-7, l'envahissement des sommets du F.L.N. par les cadres bourgeois proches de Ferhat Abbas et du parti des Ulémas.

(1) *Maspero, Paris, 1964.*

Mais pourquoi ce désintérêt pour l'éducation politique, pourquoi cette dégénérescence du F.L.N. dès 1956-7 ? Chaliand donne à cette question deux réponses intéressantes mais qui ne manquent pas pour autant d'être insuffisantes. D'une part, avant la révolution tous les partis algériens avaient sombré dans le réformisme et ce naufrage a développé par réaction le goût d'une violence qui n'est pas soutenue par des idées, sinon par une seule : l'indépendance. D'autre part, Chaliand montre qu'en Algérie les intellectuels ont toujours été considérés comme des mercenaires — comme des vendus — et que, s'ils ont adhéré au F.L.N. ils ont été tenus à l'écart ; leur réflexion politique, donc, n'a pu s'intégrer au mouvement. Mais devant cette explication d'un échec, capital dans le système de l'auteur, des questions surgissent auxquelles il n'est donné aucune réponse : Pourquoi n'est-ce pas le Parti Communiste Algérien, parti marxiste léniniste, qui a pris l'initiative de la révolte ? Pourquoi ceci a-t-il été possible en Chine et au Viet-Nam et non en Algérie ? Pourquoi le F. L. N. n'a-t-il pas évolué comme le Parti de Fidel Castro ? Pourquoi l'initiative de la révolte n'a-t-elle pas été prise par les éléments ouvriers révolutionnaires du M.T.L.D. de Messali, éléments dont Chaliand souligne l'existence ?

D'autre part, pour prouver que l'Algérie n'est pas socialiste Chaliand se réfère à un modèle qui est celui des pays de l'Est. Mais il ne tient pas compte que ce modèle — en tant que modèle socialiste — est fortement contesté. Et surtout il ne prouve pas non plus qu'il y a une différence fondamentale entre l'Algérie et les pays de l'Est. Son affirmation : « *Des structures économiques socialistes impliquent une conception doctrinale, une théorie : le marxisme léninisme* »

(p. 86, souligné dans le texte) est pour le moins confuse et en tout cas peu marxiste. Certes Chaliand a raison d'affirmer qu'il ne suffit pas pour qu'un pays soit socialiste que ses moyens de production soient nationalisés mais il faut aussi que les masses soient actives et enthousiastes. Mais il serait facile de lui répondre que dans des pays comme la Roumanie ou la Hongrie — pays socialistes pour Chaliand — les masses ont été loin d'être actives ou enthousiastes.

En réalité, si la référence au modèle choisi par Chaliand est possible c'est que son livre manque d'une analyse socio-politique de l'Algérie — tout au moins d'une analyse systématique. Les descriptions qu'il nous offre — descriptions de l'appareil d'Etat, du Parti, de la gestion agricole — sont souvent vivantes et intéressantes, mais l'auteur n'en tire pas de conclusions quant à la nature de la société algérienne. Des problèmes cruciaux comme celui de la capacité révolutionnaire de la paysannerie, comme celui d'un socialisme fondé sur cette paysannerie — problèmes traités de manière profonde par Frantz Fanon (2) — sont simple-

(2) Cf. « *Les damnés de la terre* », *Maspero, Paris, 1961.*

ment abordés au tournant d'une phrase par Chaliand. La nature de la révolution algérienne — « Révolution démocratique-nationale », nous l'avons noté — n'a pas meilleur sort.

L'idée de l'originalité de l'Algérie, et par conséquent de l'originalité d'éventuelles révolutions socialistes n'est traitée par Chaliand que de manière polémique contre ceux qui en font une arme contre le modèle marxiste-léniniste.

« L'Algérie est-elle socialiste ? » est le livre d'un militant de gauche français qui pendant les années difficiles a aidé le F.L.N. et qui après l'indépendance a travaillé en Algérie comme journaliste. Il revient en France très critique à l'égard du régime de Ben Bella et son livre fait suite à son activité militante. C'est un ouvrage attachant par son ton passionné, mais sa partialité même donne à penser que ses analyses ont besoin d'être confrontées à d'autres études du même thème. Le livre est à lire. Mais il est sans doute moins typique de la nouvelle Algérie que du schématisme de certains marxistes français.

BENNO SAREL.

UNE PATATE, DEUX PATATES

Dans une revue qui parle si peu des films intéressants, des gens qui ont l'esprit mal tourné s'étonneront que l'on gâche du papier sur un navet ; mais il y a des navets qui parlent.

One potato, two potato, qui fait pleurer aux Ursulines en soirée et même après le déjeuner, est une fleur dans la famille de ces légumes.

Un certain Jean-Sol Partre qui a complètement disparu, a écrit un petit mémoire du nom de théorie des émotions qui nous semble jeter, malgré sa banalité, des lumières sur tous ces produits de race, de *La Case de l'oncle Tom* à *One potato, two potato*.

Dans une Amérique où les esclaves ont compris que l'on n'était jamais si bien servi que par soi-même, où le problème noir existe parce que les Noirs s'en occupent à

canoë-kayak, le tireur au pigeon d'argile, le sabreur. La majorité de ces sports était inconnue la veille par la majorité des français. Qu'importe ? Enfin, la médaille d'or vint... un pauvre canasson faisait entendre la Mar-seillaise. Bande, petit français !

Les défaites avaient succédé aux défaites. Je pensais la France calmée. Une fois de plus, j'allais être surpris par l'océan de crétinerie qui déferla. N'ayant pas de vainqueurs, la France célébrait les battus. Et à Mont-rouge, Kiki Caron fut traitée « comme un chef d'état ». Dans l'ancienne Grèce, les vainqueurs étaient reçus comme des demi-dieux. La France, elle, vénère ceux qu'elle a rêvés vainqueurs. C'est un signe indiscutable de psychose collective : le rêve a chassé la réalité. On enferme les individus qui se prennent pour De Gaulle, mais la France entière est comme ces individus. Faut-il l'enfermer ?

Je laisse cette question à la méditation de nos lecteurs, avec une certaine angoisse.

Aujourd'hui on peut, quand on le veut, transformer n'importe quel inconnu en héros national. Les personnages du délire seront-ils toujours aussi inoffensifs que Kiki ou Maryvonne ?

Alain GERARD.

VOYAGE EN ALGERIE

On ne trouvera pas ici un reportage sur l'Algérie, encore moins une étude de l'un ou l'autre des grands problèmes de l'Algérie de maintenant. Simplement des notes de voyage et des impressions.

Nous ne mentionnons aucun nom de personne ou de lieu. Il règne un climat policier assez lourd.

L'AUTOGESTION

Bien entendu, nous avons commencé par visiter une ferme autogérée, en Oranie. Elle se trouvait dans une région agricole fort riche, constituée essentiellement d'anciens grands domaines coloniaux.

A la suite de certaines mises en garde, nous nous sommes adressés au bureau de l'O.N.R.A. (Office National de la Réforme Agraire) du chef-lieu d'arrondissement. Notre requête de visiter une ferme nous amena rapidement chez le Directeur, qui nous

envoya avec un de ses adjoints à une ferme de la région, « celle qu'on montre habituellement ». Cela la rendait sans doute un moins bon reflet des conditions moyennes, mais n'en faisait qu'un meilleur révélateur de ce que les dirigeants voudraient que les choses soient. (En plus, on était en train d'astiquer la ferme en vue de la visite du ministre de l'Agriculture, attendu pour la semaine suivante.)

Arrivés sur place, notre guide convoqua le président du comité de gestion et lui dit : « Par ordre du Directeur, tu dois faire visiter la ferme à ces messieurs ». Ordre qu'il exécuta en compagnie de cinq ou six membres de l'état-major de la ferme, tous très accueillants d'ailleurs.

Tout ce que nous dirons du fonctionnement résulte de nos conversations avec eux et ne reflète donc pas nécessairement le fonctionnement réel, mais plutôt la façon dont ils le voient ou au moins veulent le faire voir.

Ce n'est pas le comité de gestion, mais l'O.N.R.A., qui décide combien de surfaces seront affectées à chaque type de plantation, à quel moment seront faites les récoltes... Un fonctionnaire de l'O.N.R.A. visite d'ailleurs quotidiennement les fermes du district. C'est évidemment l'O.N.R.A. qui alloue les investissements et qui commercialise les produits. Selon la presse algérienne, la mise en autogestion des terres n'a pas entraîné de diminution de production.

La ferme est très grande (1.400 ha, 200 ouvriers, dont 84 permanents). A nos yeux de profanes, elle paraît ordonnée et bien gérée. Il y a beaucoup de machines agricoles perfectionnées. Elles dattent du temps du colon (que nous avons entrevu : il était venu rendre visite à la récolte de vin de l'année dernière, qui était restée sa propriété). Nos hôtes se plaignent cependant de n'en avoir pas assez. On leur a pris des machines pour les donner à des fermes moins bien équipées.

Autre vestige du temps du colon : d'immenses quantités de fils de fer barbelés, qui restent en place (c'est d'ailleurs le cas partout en Algérie). Après quelque hésitation, nous demandons pourquoi on ne les enlève pas : « Certains ouvriers ont le droit d'habiter des maisons situées dans le domaine. Il ne faut pas que leur femme et leurs enfants puissent venir dans les installations collectives ».

En fait, l'autogestion est donc tout au plus limitée à la gestion quotidienne du travail : c'est le comité de gestion (élu pour un an, pas nécessairement parmi les travailleurs de la ferme), qui décide de l'attribution des tâches, de la discipline quotidienne, etc... Dans quelle mesure ses membres se comportent-ils en contremaîtres ou en responsables élus et contrôlés par la base ? Ce n'est pas un après-midi de visite qui pouvait nous l'apprendre.

Mais il n'y a jamais d'assemblée générale. Les membres s'attendent à être réélus à moins qu'ils ne commettent de grosses

bourdes ou ne soient pris à voler. Le comité de gestion n'a pas l'air parfaitement au courant de la chose agricole. Lorsque nous l'interrogeons sur l'usage ou le temps de croissance des plantes qui nous entourent, il délibère en arabe avant de nous répondre.

Le président ne travaillait pas à la ferme, avant. C'est un homme du village, dont on nous dit « qu'il possède deux maisons » et que « c'est un homme sage ». Parmi les plus jeunes membres de l'équipe administrative, il y a un comptable d'Alger qui fait un stage d'un an et nous montre avec fierté les nombreux tableaux de chiffres qu'il a établis à propos des salaires de la ferme.

Il y a une splendide écurie de course, hobby de l'ancien colon. Elle est maintenue avec soin, vraisemblablement pour le seul plaisir du jockey, un noir qui, semble-t-il, autogère vraiment son département. Comme nous nous étonnons un peu du maintien de cette activité « parasitaire », on ne sait trop quoi nous répondre ; « cela sert pour les fêtes... ; par exemple la semaine prochaine quand M. le Ministre viendra ».

A cinq heures une sirène retentit. Comme dans les usines, tous les ouvriers se précipitent vers la sortie. Soudain pressé, le comité de gestion nous abandonne, après nous avoir vaguement proposé une tasse de café, que nous eûmes le bon goût de refuser.

L'HOTELIER AUTOGERE

Nous avons appris que, pour trouver un logement en dehors des grandes villes, on pouvait s'adresser à la jeunesse F. L. N. C'est ce que nous fîmes dans une petite ville du Centre. Des gamins nous amenèrent au local de la J.F.L.N. ; d'autres gamins y jouaient aux cartes et au billard. Nous leur dîmes que nous étions des visiteurs en quête d'un logement. Nous remontons rapidement la hiérarchie jusqu'à un responsable qui nous dit ses regrets que rien n'ait été préparé

pour nous, mais qu'on pourrait nous loger dans un centre d'accueil. Il nous propose de nous faire visiter la ville, nous demande ce qui nous intéresse. A ce mot « autogestion », il nous amène au Grand Hôtel du lieu (trois étoiles), qui justement aurait été mis en autogestion récemment.

Il nous présente au gérant, qui nous offre l'apéritif et se propose à nous donner des explications sur l'autogestion et le socialisme en Algérie. C'est un européen d'une trentaine d'années, au costume de bonne coupe. Il a acquis la nationalité algérienne. L'O.A.S. a assassiné son frère.

« Cet hôtel a été nationalisé (il parlera indifféremment de nationalisation et d'autogestion), il y a deux mois. Il n'y a pas de comité de gestion, mais un Directeur (lui) qui dépend directement de l'Office du Tourisme. C'est nécessaire dans le secteur commercial tout spécialement, à cause du contact direct avec la clientèle. Car il faut un patron de toute façon et les choses marchent mieux quand on sait qui commande...

« C'est ainsi que l'hôtel Albert I^{er} à Alger, qui était un bon hôtel (4 étoiles) avant, a été mis en autogestion avec conseil de gestion et tout. Eh bien, au bout de quelques mois, on ne trouvait plus de serviettes de toilette dans les salles de bain, les draps de lit n'étaient pas changés...

« C'est d'autant plus important qu'on est obligé d'employer des tas d'anciens combattants, d'anciens prisonniers politiques... D'une façon c'est juste, car c'est à eux que nous devons l'indépendance. Mais généralement, ils sont incompétents. Alors si au bout d'un an, ils ne se sont pas améliorés, on les renvoie. Et la chose est portée sur un registre central à Alger, de sorte qu'après une mauvaise expérience, ils ne puissent plus exciper de leur qualité d'ancien combattant pour obtenir à nouveau un privilège. Cela marche de la même façon pour ceux auxquels on a donné une petite ferme, ou qu'on a

nommés douaniers ou autre chose dans l'administration ».

Entre temps il nous invite à dîner, d'autres personnalités locales viennent se joindre au groupe, nous disent combien ils sont heureux que nous nous intéressions aux problèmes de l'Algérie nouvelle. Nous parlons des cinémas qui viennent d'être nationalisés. Nous demandons quel est le but de la mesure : généraliser l'autogestion (là aussi il s'agit d'autogestion sans comité de gestion mais avec Directeur) ou également... infléchir... les programmes (nous essayons d'exprimer les choses avec tact)

« Vous voulez dire faire de la propagande ? », nous répond le Directeur. « Oui certainement. Hitler l'a bien fait ; Staline l'a bien fait. Même les Américains font de la propagande pour le capitalisme. Il est bien normal que nous en fassions pour le socialisme ».

Pendant ces conversations, il apparaissait de plus en plus clairement qu'ils nous ont pris pour une délégation officielle, et que nous n'en sommes pas une. Des conciliabules s'organisent, des gens sont « appelés au téléphone ». On nous fait cependant passer à la salle de restaurant.

Un peu après, le Directeur s'approche d'un air embarrassé et, après quelques contorsions verbales, nous demande si, tout compte fait, nous sommes autre chose que... des touristes ? Eh non. Nous ne sommes pas une délégation officielle ! Il se retire, plus embarrassé que jamais.

Peu après arrivent les gens du F.L.N., qui nous expliquent que, malheureusement, le concierge du centre d'accueil refuse d'en donner la clef sans ordre écrit du Directeur (quel Directeur ? et de quoi ?), or, par un malheureux hasard, ce dernier est justement parti à 50 kilomètres de là et ne reviendra que demain.

Il ne nous reste qu'à achever le repas et à payer la note. Ni le Directeur, ni les autres hôtes empressés ne montrent plus le

bout du nez. Nous lui laissons une carte de visite lui disant notre regret de ne pas l'avoir revu et l'invitant à nous envoyer la note des apéritifs à Paris. Quand nous sortons, il arrive dans le hall de l'hôtel, par une autre porte, en même temps que nous. Il fait demi-tour à une telle vitesse qu'il en renverse une femme de chambre qui le suivait.

QUELQUES CARRIERES

— Un ancien lieutenant de l'A.L.N. est devenu Directeur Général de l'O. N. R. A. (Réforme Agraire) dans une des principales régions agricoles du pays.

— Un avis officiel demande le recrutement de douaniers, recrutement limité aux anciens combattants.

— Un ancien soldat de l'A.L.N. en Tunisie a reçu une bourse d'études pour une université américaine. Il y a déjà passé deux ans et est revenu pour les vacances en Algérie. Il nous explique que dans un pays comme l'Algérie, le socialisme est une étape nécessaire pour arriver à établir le capitalisme, comme en U.R.S.S. d'ailleurs. (Il faut dire qu'il y avait des Américains dans le groupe qui conversait avec lui.)

— Un ancien boulanger tenait une boutique prospère que l'O.A.S. fit sauter. Il devient fonctionnaire chargé de l'administration de plusieurs biens vacants (employant au total plusieurs centaines de personnes), puis participe à l'administration de la justice et est maintenant Directeur au Ministère de la Jeunesse et des Sports. Il passe ses vacances à diriger une colonie de vacances (il aime d'ailleurs manifester les enfants). Sa femme est infirmière et ensemble ils arrivent à un très bon indice mensuel.

— A contre-courant, un cafetier algérien de Paris a mis son café en gérance, repris, avec sa femme française, un hôtel sur une plage d'Alger et l'exploite à son compte. (Pourquoi cet hôtel n'est-il pas « autogéré » comme tous les autres que nous avons

vus ? Mystère.) Il montre avec fierté comment avec ses économies de l'année passée il a fait installer l'eau chaude, nous développe ses plans pour les années suivantes : salles de bains, nouvelle salle des restaurants, etc...

A Hassi-Messaoud, endroit hideux, avec de nombreuses entreprises françaises, en plus du pétrole, des affiches en vue de la prochaine visite de Ben Bella et du Président du Mali, Modibo Keita :

« Toutes les entreprises sont invitées à pavoiser abondamment. Elles enverront au moins dix ouvriers sur le parcours du cortège. Ceux-ci devront être en tenue de travail ».

LA PROMOTION DE LA FEMME MUSULMANE

— Dans le journal *El Nasr*, quotidien de l'Est du pays, un grand titre en première page : « Participation active de la femme à l'édification du pays. » Dessous, une photo de vendeuse dans un magasin, avec cette légende : « L'emploi de vendeuse est destiné à la femme, qui s'y accommode parfaitement. Ci-dessus, une jeune fille travaille comme vendeuse dans le but de permettre à un frère algérien de se faire un avenir dans des branches plus utiles. »

— L'année dernière, beaucoup de colonies de vacances, de stages de formation, de camps de travail, etc., étaient mixtes, situation vraiment révolutionnaire en Islam. Cette année-ci, malgré les regrets des intéressés et sans qu'aucune décision officielle générale n'ait été annoncée, il n'y a presque plus rien de mixte.

— Au terme d'un nouvel arrêté, il est désormais interdit à Oran sous peine d'amende de parler à une femme dans la rue, même avec son consentement. On trouve dans la presse des échos, des lettres de lecteurs invitant la police à surveiller spécialement à cet effet les sorties de lycées, les sorties de bureau où sont employées des femmes...

— En fait, dans la rue et les lieux publics, on ne voit que très peu de femmes, toujours très étroitement voilées (un œil). Parfois, par contre, on rencontre dans un bureau ouvert au public, une algérienne habillée à l'euro-péenne, délurée, répondant comme une parisienne au baratinage des hommes...

LA REBELLION

Nous n'avons pas grand chose à dire du F.F.S. bien que nous ayons passé plusieurs jours au cœur de la Kabylie. On y voit beaucoup de slogans antigouvernementaux sur les murs. On y voit encore plus de soldats. Il y a de très fréquents contrôles d'identité (avec feuille de bagages pour les algériens ; les européens passent très facilement) ; les uniformes sont hétéroclites, et il n'est pas sûr qu'à l'occasion nous n'ayions pas été contrôlés par les gens de Ait Ahmed.

Les slogans et les soldats ne sont d'ailleurs pas limités à la Kabylie. C'est là qu'on en voit le plus. Mais il y en a ailleurs, notamment dans l'Atlas Blidien, dans le Constantinois. Les journaux qui, à part cela, ne mentionnent pas la rébellion, signalent parfois des arrestations de rebelles un peu partout dans le pays. Selon un journal local, le F.F.S. est composé d'anciens harkis envoyés en Kabylie par Ait Ahmed, le Bachaga Boualem et Georges Bidault ! Ceci est d'ailleurs assez représentatif du niveau général de la presse.

En Kabylie, un jeune algérois séjournant là pour quelques mois nous dit qu'il y a de temps en temps un « événement » (c'est le mot pudique pour « attentat »). De même on ne parle pas de « la guerre » mais des « événements » ou, moins souvent, de « la révolution ». Il y a un « événement » tous les quinze jours à peu près dans la petite ville où il réside. Il ne peut rien dire de ce qu'en pensent les paysans, car ils sont d'un mutisme total sur ce sujet. Il nous précise que ces quelques informations, pourtant bien anodines, il nous les donne parce

que nous sommes étrangers ; si nous avions été algériens, il ne nous aurait même pas dit cela, car il y a trop d'indicateurs.

L'AMBIANCE GENERALE L'ISLAM

Le climat politique est lourd. Il est pratiquement impossible de parler politique ; l'interlocuteur se dérobe toujours. De plus, s'il n'y a pas d'hostilité ouverte à l'égard des européens, il n'y a pas, et c'est bien compréhensible, de chaleur dans l'accueil, ni de désir de communiquer (le contraste est très vif avec le Maroc sous cet aspect).

En outre, le poids de l'Islam s'appesantit de jour en jour. Il y a quelque temps, des jeunes manifestaient au slogan de « du vin, des femmes, des billards électriques ». Mais la législation sur l'alcool (y compris le vin) devient de plus en plus stricte ; la prudence s'y retrouve : on ne vend pas en Algérie du « vinaigre de vin », mais du « vinaigre de raisin ». Pour les femmes, on a vu comment est conçue la promotion de la femme : « ils voudraient faire de nous tous des pédés qu'ils ne s'y prendraient pas autrement ! », nous disait un jeune ouvrier d'Oran. Quant aux billards électriques... les devises servent plutôt à construire des mosquées.

L'anticléricalisme n'est plus à la mode parmi la gauche en Occident. Et lorsqu'il s'agit de l'Islam, s'ajoute encore une sympathie inavouée pour cette religion de pays sous-développés. Il faut dire très haut que, outre sa collusion avec les forces bourgeoises, l'Islam est par lui-même une force opprimante qui pèse lourdement sur la vie quotidienne de ses sujets.

Un jeune ouvrier nous disait : « Le colonialisme nous a tenus très longtemps les yeux fermés. La Révolution nous a ouvert les yeux. Maintenant on veut nous les refermer à nouveau. Mais ça, ce n'est pas si facile. »

ALAIN et HÉLÈNE GERARD,
PAUL TIKAL.

UNE NOUVELLE VICTOIRE OUVRIERE

« J'ai dix-neuf ans. Je suis sérieuse. Je n'ai jamais embrassé un garçon. J'ai un complexe qui me donne le cafard. Je suis une fille d'usine, mais aussi bien habillée qu'une dactylo. J'ai peur de rencontrer un jeune homme qui travaille dans un bureau et qui me demande ma profession. Dois-je lui dire ce que je suis ? »

Marci J. M.

Pourquoi pas ? Vous parlez de votre métier comme s'il vous faisait honte, et d'une dactylo, d'un employé, comme de vos supérieurs ! Pourquoi ? De nos jours, un ouvrier qualifié gagne plus qu'un employé de bureau et, pour obtenir son diplôme, il a fait des études au moins aussi longues. Pour ce qui est du mode de vie, l'ouvrier, l'employé, le professeur roulent dans la même voiture, vivent dans le même « ensemble », achètent leurs vêtements dans le même magasin, mangent la même nourriture, écoutent la même radio, regardent la même télévision. Ces hiérarchies sont périmées. Vous n'êtes pas convaincue ? Vous vous sentez l'inférieure d'un comptable ? Tournez-vous vers un ouvrier ! Vous vous en trouverez bien.

(« Elle », Courrier du cœur.)

« LA VIE A L'ENVERS »

On a parfois défini la schizophrénie comme « la perte de l'élan vital ».

C'est bien de cela qu'il s'agit dans le film de Alain Jessua. Le témoignage clinique est frappant de vérité, malgré l'utilisation de moyens non réalistes. Jacques, implacablement, se retire peu à peu du monde des autres et se fige dans un réel qui n'appartient qu'à lui.

Cas clinique donc, qui devrait nous être étranger ; et pourtant, le chemin de Jacques, nous le sentons familier ; comme lui, nous vivons dans un monde où l'autre n'a plus figure humaine, où il apparaît comme un pantin grotesque « engagé » dans des projets stupides et ridicules ; mais à ce niveau, peut-on encore parler d'engagement ? Peut-on encore dire que les hommes de notre société font ce qu'ils ont décidé de faire, collent profondément à la réalisation de leurs propres désirs ?

Notre univers quotidien n'est-il pas, comme celui de Jacques, une surface sèche qui ne nous renvoie de nous-mêmes qu'une image grimaçante ? Dérision de nos activités. Jacques est agent immobilier — 3 pièces-cuisine - tout confort - vue imprenable - studio - salle de bains - ascenseur - chauffage central — ainsi poursuit-il sa ronde des trous où nous agonisons d'ennui. Combien de nous sommes ainsi occupés à la tâche de murer notre propre désir d'être libre ? Il serait cruel de nommer toutes les activités humaines dans leur aspect le plus dérisoire. Nous sommes planqués et heureux de l'être. La coquille est étanche, bien nette : éfilochage de jours dans le coma des grandes villes - le réel fuit... des millions d'êtres sans visage et sans rêve - dont on ne peut que se foutre. « L'autre » est bousillé : il ne reste que le repli, le grand repli au milieu de la multitude ; l'homme de la cité s'est